

Yasmine Khlaf

La Dame d'Alexandrie

roman

elyzad



C'était une grande bâtisse grise, je l'avais aperçue de loin, au détour d'un de ces virages qui emportent le regard de la mer en bas, de son étendue bleue parfois traversée de violet profond où devaient se mouvoir, lancinantes, invisibles, des algues entremêlées, une vie sous-marine qui, de la vieille Mercedes m'emmenant vers les hauteurs, importait peu. Seul importait le vertige de cette route de montagne qui faisait tourner d'un virage à l'autre, tout en bas, la Méditerranée, les lueurs de son ciel puis la montagne, ses sommets ronds, sensuels, comme une femme étendue sous l'avancée des nuages, parcourue par leur ombre filante et désirante.

On était en 2000 et je retrouvais le Liban où j'avais vécu treize ans exactement, dans une violence qui n'était autre que celle de la beauté. De sa perte puis de son retour. Une beauté intime, insaisissable et fulgurante. C'était une histoire d'aurores, de parfums, d'absences, de prière au lever du jour, puis de questionnement de la prière. Une histoire de chavirements sauvages

où tout s'était perdu. Mais rien n'est à jamais perdu. C'est comme la mer en bas, cela revient par reflux dansés contre les rochers.

De temps en temps, le chauffeur me regardait dans le rétroviseur auquel étaient accrochées des pierres bleues contre le mauvais œil que la route agitait. Il maugréait des phrases que je ne saisissais pas. J'entrouvrais encore plus la fenêtre, recevais les odeurs des mauvaises herbes et des genêts. Cela était fugace, comme une valse qui vous emporte. Et le soleil entre les nuages jetait sur ma peau sa chaleur. Je pouvais murmurer à qui n'était là pour l'entendre : Voilà, je suis de retour. Voilà, enfin, après tant d'années. Voilà. Je pouvais murmurer mais je ne le faisais pas. C'était si beau et si violent.

La bâtisse se rapprochait au fur et à mesure, d'un virage à l'autre. La mer s'éloignait et devenait rêvée tandis que le couvent se précisait, porté par une base solide en ciment, une sorte de terre-plein avec cette terrasse qui s'avancait tout au bord de la vallée.

La voiture emprunta un chemin étroit et caillouteux puis s'arrêta lentement alors qu'un chien venait vers nous en aboyant.

Le vestibule était dans la pénombre. Il y flottait une odeur d'encaustique. Une sœur en habit gris clair m'avait ouvert la porte. Nous avions échangé

quelques politesses puis je l'avais vue s'éloigner doucement vers le grand escalier qui faisait face à l'entrée. Sur la rampe cuivrée la lumière venue du haut jetait de pâles éclats.

Cela faisait dix minutes que je patientais. Je ne sais combien de mètres me séparaient de cet escalier, sans doute une dizaine. De l'entrée où je me tenais jusqu'aux marches, il n'y avait que le marbre nu du sol. Je frissonnai dans mon manteau humide. J'avais envie de me déchausser, prendre un bain chaud, défaire ma valise.

De mon deux-pièces à Paris, j'avais découvert sur le site d'un quotidien libanais une offre d'emploi. Une sociologue à la retraite recherchait une assistante. Il fallait la rejoindre dans ce couvent où elle rédigeait une thèse sur une famille frappée trois fois par le suicide. Cette annonce m'avait captivée. La formulation de l'offre avait quelque chose de désuet. Et l'idée d'une sociologue rédigeant une thèse sur la souffrance familiale, dans un couvent de la montagne libanaise et ses brumes, était surprenante.

Je n'avais pas la force ce premier soir de rencontrer la dame. De me présenter. De parler. De toute façon, tout le monde le sait mais n'arrive pas à s'y tenir, le silence est d'or. Je ne terminai pas le proverbe en moi-même car la voix de la sœur qui m'avait accueillie, venue de l'étage, résonnait dans l'espace endormi.

« Mademoiselle. »

« Mademoiselle... » Elle avait juste dit *Mademoiselle* deux fois mais j'avais compris que les rideaux de la pièce venaient de s'ouvrir et que je n'avais d'autre choix que celui de rejoindre l'estrade.